

Il aura fallu attendre que je déménage à Zurich pour partir en exploration artistique dans mon Jura bernois natal. En parcourant le catalogue de cours, j'ai dû relire à deux reprises la description de cette excursion : allons-nous vraiment nous perdre à Bellelay deux week-ends ? Plein de souvenirs affluent. Pourtant, je n'ai jamais visité l'abbaye, tout au plus, l'ai-je contournée lors d'une randonnée. Le mécanisme identitaire qui me fait me sentir automatiquement plus proche et familière de cet endroit, juste parce que mes collègues en sont géographiquement et émotionnellement plus éloigné.e.s, est un phénomène étrange. Ou peut-être n'est-ce que mon léger complexe de Romande en Suisse alémanique qui se manifeste, un besoin d'appartenance.

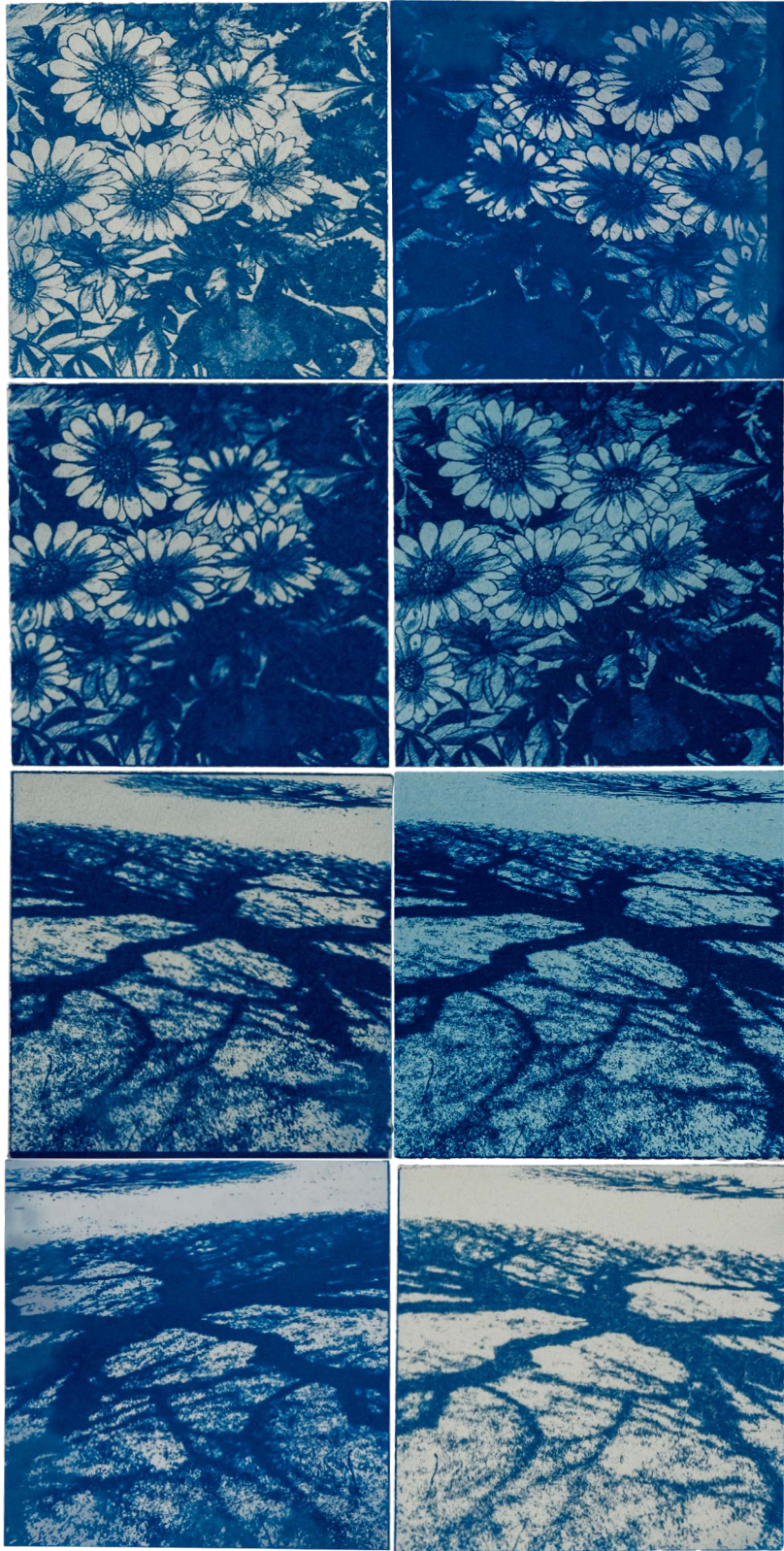
Le site de Bellelay est ancré dans ce que l'on pourrait qualifier de « mémoire collective » de la région, principalement liée aux 130 années d'activité de sa clinique psychiatrique. Tout le monde connaît quelqu'un de près ou de loin qui y a séjourné. Tout le monde a déjà entendu des rumeurs plus ou moins médisantes. Je me souviens des commentaires politiquement peu corrects de la part de camarades d'école et de grands-parents (une telle remarque a sûrement dû déjà m'échapper aussi) qui menaçaient : « si tu n'es pas sage, tu finiras à Bellelay » ou, plus charmant, « retourne à Bellelay ». L'établissement a fermé ses portes en juin 2022, une aura particulière persiste. Au Noël suivant, le sujet était également sur la table : ma mère nous a résumé (toujours très en détails) le récent documentaire de *Temps Présent* intitulé *Bellelay, dans l'intimité d'un hôpital psychiatrique*. Pendant une petite heure, patient.e.s et soignant.e.s prennent la parole pour redonner une image humaine au lieu. En marge du côté humain, que va-t-il advenir des bâtiments et des vastes terrains attenants ? Comment revaloriser ce lieu au cadre idyllique mais à l'histoire pesante ? Des voix s'élèvent qui proposent de mettre à disposition les terrains agricoles pour les hautes écoles et de promouvoir les collaborations artistiques. Mais du côté de Berne, ça coince. Les éternelles tensions avec la capitale « qui n'en a rien à faire » de ces collines francophones.

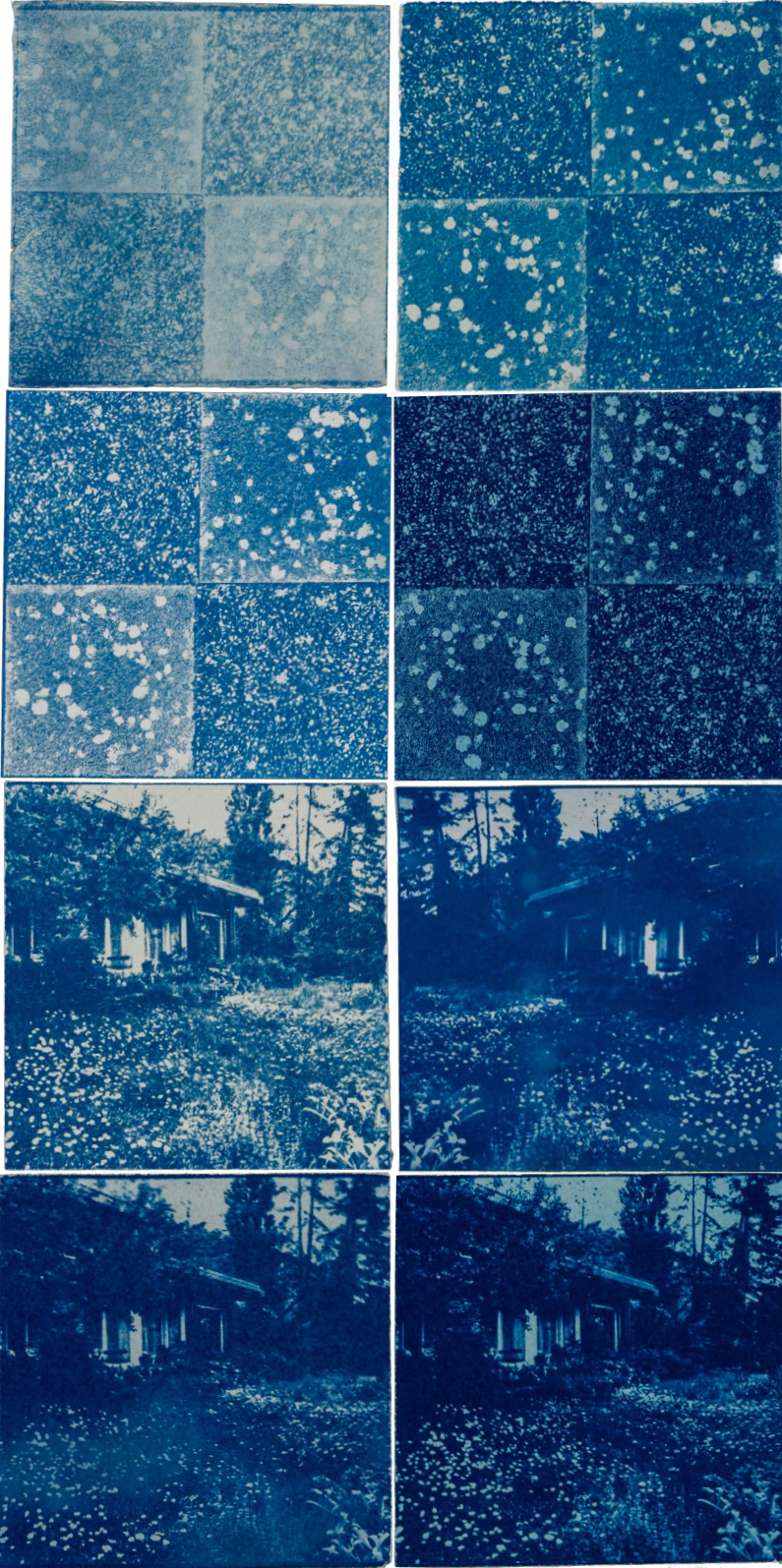
De par sa longue histoire de localité de guérison et la création du petit musée, l'abbaye s'apparente à un « lieu de mémoire ». Dans les années 1980, l'historien français Pierre Nora le définit comme « un objet [...] qui échappe à l'oubli, [...] [lorsqu'] une collectivité le réinvestit de son affect et de ses émotions ». Ces réflexions sur Bellelay me portent vers une mémoire plus généalogique que collective, qui touche à une histoire familiale et personnelle. Quand la matière réveille la mémoire, des souvenirs, une histoire : un vieil arbre, un cloître moyenâgeux, un ustensile de cuisine, un imprimé sur un vêtement. Entre souvenir et mémoire, les nuances résident-elles dans la part de subjectivité et d'inconscient ? Pour contraster avec la grandeur imposante du site de l'abbatiale, je me suis intéressée à l'échelle réduite des bibelots ou *Krimskrams*, son pendant allemand à l'acoustique tout aussi satisfaisante. Ces dernières années, j'ai hérité d'un grand nombre d'objets éclectiques. Je voulais tout garder pour être sûre de ne rien oublier (une FOMO matérielle), mais

d'un point de vue pratique, une sélection s'imposait. Sur quels critères jeter ou garder un objet ? Comment être sûre de ne pas regretter une décision ? Après tout, ce n'est qu'un bien matériel. Cependant, en plus de mon attirance de longue date pour les choses anciennes, je ne peux pas nier m'être découvert une légère tendance matérialiste, et le choix fut plus rude que prévu. Qu'est-ce qui donne un éclat singulier à un vieil objet, le distingue d'une simple nature morte ? J'aurais bien voulu adhérer à la récente vague de décoration d'intérieur minimaliste, mais non. Est-ce que je veux garder ces objets par nostalgie (une sorte de relique, comme lorsqu'on laisse une ruine dans un paysage), pour leur fonction, pour l'esthétique « vintage » qu'ils apportent à mon quotidien ou pour les souvenirs que j'y associe ?

Née de ces considérations, la série de cyanotypes propose de mettre en dialogue des fragments photographiques du site de Bellelay avec des portraits d'une sélection d'objets familiaux qui m'ont été transmis. Chaque sujet photographié témoigne à sa manière du temps qui passe : des dalles d'échiquier parsemée de lichens, la pompe d'une station-service abandonnée, des ombres d'arbres mouvantes à dix heures du matin, une photo du jardin de ma grand-mère en 1920, le tissu floral de l'un de ses châles préférés, une pince à sucre féline inutilisée, une table en marqueterie usée, un mur en pierre repris par la végétation. Les tons de bleus confèrent aux objets isolés une dimension de préciosité, une aura de relique luisant dans la pénombre. Rappelant des *azulejos*, carreaux bleus en faïence répandus dans la péninsule ibérique, les miniatures carrées forment une mosaïque de souvenirs. Ou peut-être, suis-je en train de me perdre dans une nostalgie romantique pour les « vieilles choses » ?

- | | | |
|---|--|---|
| 1 | RTS Temps présent, <i>Bellelay</i> , dans <i>l'intimité d'un hôpital psychiatrique</i> , documentaire, 22.12.2022. | Krimskrams, Magali Berberat
p.35, 76 × 51 cm |
| 2 | Pierre Nora, <i>Les Lieux de mémoire</i> , vol.2, Paris 1984, p.7. | p.36, 78 × 52,5 cm |
| 3 | <i>Fear of missing out</i> [angl.] = la peur de manquer quelque chose. | p.39-40, ch. 10 × 10 cm |





40

